

fabricaient de la poudre et coulaient des balles, dans les clairières de la forêt, pendant que les merles chantaient la chanson des amours et que l'abeille butinait le pollen des fleurs sauvages.

Et le long des grandes routes s'égrenaient les uniformes rouges, guettant les patriotes au passage...

. Vieillards au chef branlant, vous vous souvenez de cette époque, de cette année terrible, et vous, fils des patriotes, vous avez entendu vos pères parler de ces jours de poudre où l'opresseur, sans pitié, pourchassait et fusillait les braves affamés de liberté.

C'est de l'histoire !

. Ah ! ce fut un singulier feu de joie que celui qui signala la première année du règne de la jeune et gracieuse princesse, — ignorante du mal que faisaient ses représentants en notre bonne terre canadienne ! — car les balles faisaient une étrange musique alors.

Mais le poète l'a dit avec raison :

C'est une dure loi, mais une loi suprême,
Qu'il nous faut du malheur recevoir le baptême,
Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée ;
Pour vivre et pour aimer, l'homme a besoin des pleurs.

La rosée dont le peuple canadien eut besoin pour faire mûrir ses libertés, fut le sang des Duquet, des de Lorimier, des Cardinal, et de tant d'autres braves qui n'hésitèrent pas à donner leur vie pour assurer à leurs compatriotes les droits dont nous jouissons aujourd'hui.

En disant cela, ne croyez pas que je veuille en aucune façon, jeter le moindre blâme sur la souveraine que nous allons fêter bientôt. — bien loin de là, — mais je crois qu'il est bon de faire ressortir une fois, de temps en temps, l'énorme supériorité des idées justes sur les faux principes admis par certains gouvernements, en retard, trop vieux ou trop avariés.

La couronne anglaise après avoir pendu de braves gens qui valaient mille fois mieux que leurs pendants, a été forcée d'admettre les réclamations du peuple canadien et de reconnaître que le trou que les patriotes ont fait dans le pavillon britannique avait sa raison d'être.

. Et demain, quand nous fêterons l'anniversaire de l'avènement au trône de la reine Victoria, soyons bien gais, célébrons cette fête avec tout l'enthousiasme possible, mais gardons une pensée pour les bons Canadiens qui dorment dans la tombe que le dévouement leur a creusée et faisons une prière pour le repos de leur âme !

. Je ne voudrais cependant pas finir en ce ton trop mineur et je vous prie de vous rappeler les gloires du règne de Sa Majesté pour vous rendre compte des progrès faits depuis 1837.

La reine mérite tous nos respects, comme femme et comme souveraine, nous sommes libres, et c'est du profond du cœur que je termine cette causerie en disant :

« Vive la reine ! »

Lein Leduc

Aujourd'hui que l'éducation n'est plus une affaire domestique, mais un problème social, il est vrai, plus que jamais, de dire que l'avenir des peuples est dans leur éducation. — P. LAGACÉ, ptre.

Le mot PATRIE est plus qu'une simple parole, Plus qu'un drapeau qui flotte, et plus qu'un nom delieu ; C'est un principe saint dont le hardi symbole Commence à la famille et va finir à Dieu.

LOUIS FRÉCHETTE.



ODE

EN L'HONNEUR DU JUBILÉ DE SA MAJESTÉ LA REINE VICTORIA

*A toi bien longue vie, Auguste Souveraine !
Ton nom vole en tous lieux. C'est qu'après soixante ans
Tous tes sujets sont fiers de t'acclamer leur reine ;
Honneur à toi sur terre et sur les océans !*

*Comment puis-je chanter ton règne sur ma lyre ?
Il brille en tout son cours d'un éclat inouï :
Est-il plus grande reine ? Est-il plus grand empire ?
Au loin ton jubilé comme un astre a rebû.*

*Que de peuples divers admirent ta puissance !
Peuples du Nouveau-Monde et du Vieux Continent ;
Le premier, mon pays, fils de la belle France,
Célèbre, à l'unisson, ce grand événement.*

*Ton trône est sans égal : sur tes vastes domaines
L'astre brillant du jour ne se coucha jamais ;
Sous ton sceptre puissant, que de races humaines
Vivent dans le bonheur à l'ombre de la paix !*

*Des lacs du Saint-Laurent jusqu'aux rives du Gange,
Et des glaces du Nord aux bords Océaniques,
Chacun dans son langage entonne ta louange ;
Nous chantons en français, nous loyaux canadiens.*

*Sous ton creil étendard, des soldats intrépides
Te prodiguent leur sang, ô Fille d'Albion !
Ils ont porté ta gloire au pied des pyramides,
Indompté sur tout sol se dresse ton lion !*

*Tu vis partout s'étendre et grandir ta Bretagne :
Comme on voit dans la plaine un chêne vigoureux,
Allongeant ses rameaux au loin dans la campagne,
Lever son front altier jusqu'à l'azur des Cieux.*

*Reine des eaux, ta flotte est toujours sans rivale :
Tes milliers de vaisseaux se croisent sur les mers ;
Qui pourrait défier ta puissance navale ?
Tes cuirassés sont là pour braver l'univers.*

*Une reine au grand cœur, ta noble deranière
Disait qu'elle eût voulu régner sur des Français :
Ce vœu s'est accompli, tu peux en être fière ;
Nous, Français, sommes fiers de marcher tes sujets !*

*Va porter à ses pieds notre loyal hommage,
Fils du Canada, magnanime Laurier :
Et nous verrons se joindre au royal entourage
Un digne descendant des Champlain, des Cartier.*

*Flotte sur nos foyers, ô drapeau britannique !
Et sachons sous tes plis goûter la liberté ;
Que de nos cœurs s'exhale un chant patriotique !
A toi, Victoria, gloire, immortalité !*

*Dieu sauve notre Reine ! et sous la main divine
Qu'elle coule ici-bas de longs et d'heureux jours !
Que sa couronne encor de gloire s'illumine !
Pour nous son nom béni vivra, vivra toujours.*

J. Maynard

Contre-cœur, juin 1897.

AIMER, C'EST SOUFFRIR

Une plume d'une exquise sensibilité, traduisant les sentiments les plus doux d'un cœur d'ange — puisque c'est un cœur de femme, bien mieux : un cœur de jeune fille — cette plume disait : « Vous, pour qui la vie n'a que sourires sans doute, vous ne connaissez pas l'amertume des jours de deuil ; vous ne pensez pas que de jeunes têtes comme la vôtre aient pu sentir sur leur front la perfide caresse du malheur, et vous ignorez, comme dans le désert des existences prématurément déflorées, les douces voix de l'amitié vibrent plus suaves. »

L'âme a besoin d'une âme sœur, soit pour y épancher ses douleurs, soit pour lui confier ses joies ou ses espérances : et ce besoin de l'âme sœur est de tous âges.

A certains cœurs, de ceux qui peuvent dire : « la souffrance est séculaire chez nous, » il faut une sympathie chaude, une atmosphère réellement embrasée, tant leur soif d'amour est insatiable.

Je dis : soif d'amour, l'amour étant la charité. L'amour seul, d'ailleurs, renferme l'amitié, la gratitude, ou la protection s'il y a lieu, ou le tout suivant les circonstances.

Un cœur de femme, un cœur de jeune fille, est porté par instinct vers celui qui pleure, surtout si celui-ci pleure des larmes de sang. Chacun connaît son mal : mais que de désastres, que de ruines, que d'anéantisements parfois chez un autre, chez un ami peut-être, et que nous ne soupçonnons pas !

Qu'il est bon, au cœur ulcéré, de sentir la main amie rafraîchir le mal brûlant ; l'haleine de la personne aimée mettre comme un baume sur la plaie ! Mais combien plus doux encore, quand un œil limpide, plein de flammes, d'ardeurs généreuses, s'abaisse sur le cœur meurtri, quand l'âme pitoyable prend une part de la douleur, et, dans ce mouvement angélique que dessine la pitié, fait croire à une sympathie qu'un seul mot traduit : Aimer !

Dès que ce sentiment de l'amour vrai est entré au cœur, ne semble-t-il pas qu'une nouvelle souffrance y pénètre aussi ? — Oui : l'amour est une souffrance, d'une douceur infinie dans son rayonnement céleste. Il s'inquiète de tout et de rien ; un regard plus froid l'effraie, un mot plus vif le trouble profondément. La peine de l'objet aimé lui cause une blessure grave ; un seul pleur le transperce et le jette là, anéanti.

Il se complait dans sa souffrance, et sa prière répétée en demande cependant l'éloignement : si la souffrance s'éloignait, l'image de l'objet aimé serait-elle aussi vivace ?...

L'amour se donne entièrement, mais il veut posséder sans partage.

La souffrance est aussi nécessaire à l'amour, que l'amour est nécessaire à tout cœur bien fait. *Vae soli*, dit l'Écriture : malheur à l'homme seul ! N'est-ce pas en ceci surtout que cette parole est vraie ?

Qu'il est bon de voir de jeunes cœurs mettre à nu les trésors de tendresse dont ils débordent, et ce, sans apprêts, sans recherche, sans ostentation, comme sans affectation !

Dans une phrase, dans une ligne, dans un mot, je distingue un soupir, je vois la tendresse, il me semble être prêt à étancher une larme ! Dans un écrit bien pensé, chaque lettre semble correspondre à un battement du cœur ; et longtemps après avoir lu, le regard perdu à travers ces lignes aimées, on croit entendre encore la voix soupirante, on jurerait être plongé encore dans cette enivrante atmosphère du cœur aimant, dont les parfums endorment la douleur — comme la caresse maternelle endormait les premiers chagrins de l'enfance — !

Berthe Lot

Rien ne doit être indifférent de ce qui touche au progrès de l'esprit humain. — BERTHELOT.